

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

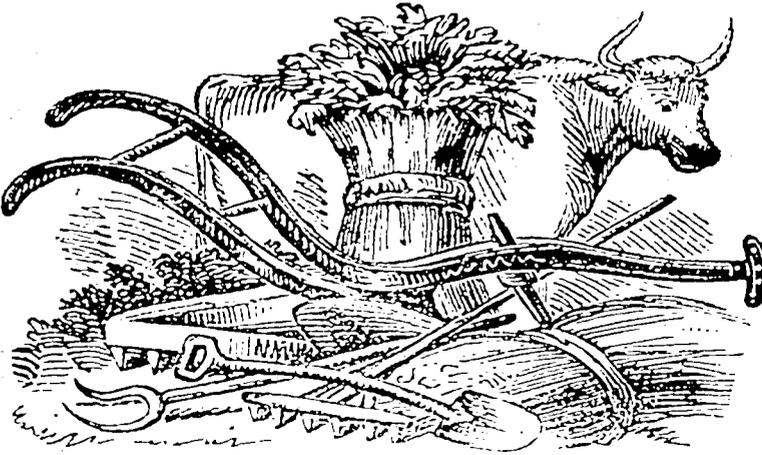
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

Toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

En cas de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1^{ère} insertion, 10 cts. la ligne ; 2^{me} insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

La fille du Banquier

Ceux qui désirent avoir cette littérature au complet pourront se procurer les numéros déjà parus de la Gazette des Campagnes contenant cette histoire, soit 70 numéros, au prix de \$1.25, en y ajoutant 34 centimes pour les frais de poste qui doivent être payés en expédiant le paquet.

CAUSERIE AGRICOLE

QUELLE DOIT ÊTRE LA MARCHÉ DES AMÉLIORATIONS DANS UNE CULTURE ORDINAIRE ?

Dans notre dernière causerie, nous avons prouvé, par des faits incontestables, qu'il est possible à tout cultivateur pauvre d'améliorer sa culture par la seule puissance du travail et de l'intelligence. Nous avons montré à nos lecteurs un homme qui, sans capital, a pu s'élever de la position de simple serviteur à celle de cultivateur à l'aise.

Aujourd'hui nous allons faire connaître les moyens les plus propres de rendre facile cette transformation de l'agriculture. Nous supposons que les exploitants ne possèdent que les moyens dont dispose la généralité des cultivateurs. En un mot, nous montrerons la marche la plus sûre pour faire de la bonne culture sans argent. Nous ne pourrions certainement pas entrer dans les détails de la position de chacun ; mais nous donnerons des principes généraux applicables à la plupart des positions.

Nous supposons tout d'abord que l'agriculteur sait exécuter les travaux ordinaires du métier agricole ; qu'il sait choisir le temps le plus convenable pour faire les labours, les semailles, les herpages et la moisson ; qu'il connaît les exigences des différentes cultures quant au sol et au climat, et nous admettons que cet agriculteur possède l'activité nécessaire et le désir de bien faire ; qu'il ne laissera pas ses terres balayées par les eaux de pluie et qu'il prendra tous les soins réguliers pour bien égoutter les parties basses et empêcher les eaux stagnantes.

Ces préliminaires étant posés, nous partirons de ce principe : *sans engrais point de culture possible, et sans beaucoup d'engrais point de bonne culture.*

Que l'on parcoure toutes les campagnes du Canada, que l'on visite chaque culture, et l'on trouvera partout quelques animaux. Partout on remarquera quelques chevaux ou bœufs pour exécuter les travaux de culture et quelques vaches, porcs ou moutons pour les besoins de la famille. Admettons que ces bestiaux soient aussi peu nombreux que possible, quelque soit leur nombre, ils existent et ils produisent du fumier. S'ils sont nourris pauvrement, leur fumier sera peu riche et en petite quantité ; mais cette production est certaine.

Voilà notre point de départ : *Il y a du fumier partout et partout on peut l'employer avantageusement pour la fertilisation des terres.* Mais le fumier, chez la plupart des cultivateurs, est en trop faible proportion pour produire un effet sensible sur l'amélioration du sol et l'augmentation des récoltes.

C'est la première objection à laquelle nous allons répondre. Le fumier n'est pas assez abondant ; il faudrait être aveugle pour l'ignorer. Alors, il faut l'augmenter sans cependant élever le nombre des animaux déjà existant sur la ferme ; car si ce nombre est faible, c'est parce que la terre ne peut en nourrir plus. Comment faire donc pour produire plus de fumier ? simplement en traitant mieux ce dernier et en ne le laissant perdre aucune partie.

Cette première amélioration est la base de tout le reste. Généralement on conserve les engrais avec la plus incompréhensible incurie. On oublie que sans lui, la stérilité succède à la fécondité et la misère à l'aisance. L'engrais ! mais c'est le nerf de toute culture ; mais c'est lui qui a enrichi les pays les plus opulents du monde ; c'est lui qui permet à certaines contrées de nourrir dix individus sur une étendue ou deux seulement vivaient avec difficulté en Canada. Il ne faut donc pas le perdre.

Les animaux produisent deux sortes d'engrais : les engrais solides et les engrais liquides. On recueille et surtout on conserve mal les premiers ; mais on perd complètement les derniers. Les déjections solides, ou comme on dit tout court : le *fumier*, sont retirées de sous les animaux et jetées derrière les étables et écuries, immédiatement sous les gouttières des bâtiments, elles restent en ce lieu un an, deux ans, trois ans et quelquefois on ne songe pas du tout à les employer. Pendant tout ce temps, le fumier est inondé par les pluies et brûlé par les rayons solaires. Il y subit une décomposition rapide ; une partie notable de ses principes fertilisants s'évaporent et sont emportés loin des lieux qu'ils devaient enrichir. Mais ce n'est pas assez de cette perte énorme. Le fumier, en se décomposant, se transforme presque complètement ; les pailles perdent leur consistance, et toute la masse acquiert une grande solubilité. Dans cet état, il serait d'une puissance de fertilisation extraordinaire. Malheureusement, pendant cette transformation du fumier, les eaux le lavent sans cesse ; les principes solubles, à mesure qu'ils se forment, sont transportés dans les rigoles et les fossés.

Ce jus de fumier, ce purin, est l'essence de la matière fertilisante, elle seule est plus riche que le monceau d'engrais solide qui reste sur place. Le perdre est donc déplorable au suprême degré. Le conserver est, au contraire, augmenter considérablement la quantité et la qualité du fumier.

La diminution que les engrais subissent sous l'action du soleil et de la pluie est plus grande qu'on ne le croit d'ordinaire. Des calculs souvent répétés nous ont permis de constater qu'au bout de deux ans le fumier de ferme a perdu 75 par 100 de sa valeur fertilisante ; c'est-à-dire que 100 voyages sont alors réduits à 25. D'après ce système, le fumier produit par quatre vaches est réduit à la quantité que donne une seule vache.

Répondez lecteurs, s'il n'est pas à propos de faire ici quelque amélioration.

Il est nécessaire que l'engrais des animaux subisse une certaine décomposition, afin d'oter aux pailles leur consistance et de détruire les graines que le fumier frais contient toujours. Mais il faut savoir diriger l'opération de manière qu'aucun principe fertilisant ne soit perdu ou du moins que les pertes soient peu sensibles.

Pour cela, éloignez le fumier des bâtiments, placez-le en un tas de forme régulière, la forme rectangulaire ou carrée paraît être la meilleure. Les parois du tas doivent être élevées verticalement afin qu'elles présentent une moindre surface d'évaporation. Ne laissez tomber sur le fumier que l'eau de pluie, et même si vous en avez les moyens, abritez-le sous une couverture en planches soutenue par quelques poteaux ; de cette manière aucune eau ne lavera le tas et vous pourrez diriger la fermentation à volonté, en faisant des arrosages quand le besoin s'en fera sentir. Dans tous les cas, il faut que l'emplacement du fumier soit légèrement incliné afin de faciliter l'écoulement du purin qui se forme toujours dans les tas. Au bas de la pente devra exister une fosse assez spacieuse pour recevoir tout ce purin.

Lorsque la fermentation est assez avancée, ce que l'on reconnaît à ce que les pailles ont perdu leur consistance, le fumier doit être transporté sur les champs et enfoui par un labour. Si d'autres travaux plus pressés ne vous permettent pas de suivre ce conseil, vous recouvrirez votre fumier d'une légère couche de terre forte et vous le laisserez à lui-même. La décomposition se continuera, sans doute ; mais les principes fertilisants s'arrêteront dans la couverture et lui donneront une richesse presque égale à celle du bon fumier. Ce sera encore autant de sauvé,

Mais nous dira-t-on, c'est se donner beaucoup de trouble pour du fumier. Ne méprisons pas le fumier, c'est la base de toute richesse agricole. Si l'on est actif et convaincu de la nécessité de l'engrais, on ne devra pas être trop avare de son travail. D'ailleurs, il ne faut pas croire que c'est la mer à boire. Il n'en coûte pas beaucoup pour construire un tas de fumier régulier. Si l'on manque d'activité, on ne mérite pas d'être cultivateur.

Arrivons maintenant aux déjections liquides, aux urines. Nous avons déjà dit que l'on ne s'occupe pas ordinairement de les recueillir. C'est une grande faute ; car les urines forment près d'un quart des déjections totales des animaux, c'est-à-dire que quatre vaches dont on recueillerait toutes les déjections solides et liquides, produiraient une masse d'engrais égale en quantité et en qualité à tout le fumier solide donné par cinq vaches. Ainsi, si trois vaches donnent assez de fumier solide pour enrichir un arpent de terre, ces mêmes trois vaches enrichiraient un tiers d'arpent de plus au moyen de leurs urines seulement. Cependant, dans la pratique, les urines de trois vaches servent à engraisser plus d'un tiers d'arpent ; car les engrais liquides ont une action immédiate, et si on les employait dans une proportion relativement aussi grande que les engrais solides, ils produiraient une exubérance de végétation qui nuirait à la qualité des produits ; aussi calcule-t-on que les urines de trois vaches suffisent pour la fertilisation d'un arpent au moins.

Il est facile de recueillir les urines en les faisant tomber dans des dalots qui les conduisent dans quelque réservoir que chacun peut construire à sa convenance.

Ainsi cette première amélioration aurait pour effet de donner une augmentation d'engrais d'au moins 50 par 100 en fumier solide et de 25 par 100 en urines ou 75 par 100 en tout. C'est-à-dire que si le cultivateur possède la valeur de 8 têtes de gros bétail, tant en vaches, bœufs et chevaux qu'en moutons et porcs, il recueillera dès la première année en suivant notre méthode, autant de fumier qu'il n'en obtiendrait de 14 bêtes par la méthode ordinaire.

Nous n'avons ici rien que l'expérience n'ait cent fois constaté. Tous les étrangers Anglais, Irlandais, Écossais, Belges sont là pour nous donner raison. Ils arrivent en Canada souvent dans un dénuement complet, ils s'engagent comme serviteurs chez quelques cultivateurs, font de petites économies, bientôt ils achètent une terre à crédit, amélioreront cette terre, la paie, et, au bout d'une dizaine d'années, ce sont des cultivateurs aisés. Comment ont-ils obtenu ces succès ? Par les moyens que nous venons de faire connaître. Ces moyens sont à la portée de tout le monde et personne n'a le monopole.

Maintenant, quels sont les résultats de cette meilleure manière de traiter le fumier ? Les fumiers liquides, purins et urines sont mélangées d'une certaine quantité d'eau et avantageusement employées pour l'arrosage des prairies. Ces engrais sont les plus convenables dans ce cas-ci, ils sont supérieurs aux engrais en poudre et laissent loin derrière eux l'engrais de ferme décomposé que l'on emploie généralement, faute de mieux sans doute. Les engrais en tas ont des effets surprenants sur les terres labourées ; ils augmentent les produits des céréales et des autres plantes cultivées pour les besoins de la famille et des animaux.

Cette première victoire est bientôt suivie d'une seconde plus importante peut-être. Puisque les prairies produisent, au moyen des engrais liquides, une plus grande masse de fourrages, on peut nourrir un bétail plus nombreux ; et nécessairement il se produit un plus grand volume de fumier. En même temps, s'il se trouve quelques parties des prai-

ries moussieuses et vicilles on peut les labourer, et faire servir à la production des grains, les principes fertilisants qui s'y étaient accumulés depuis de si longues années. Remarquons bien que cette transformation de vieilles prairies peut se faire sans qu'il y ait diminution notable dans la production des fourrages, et nous venons de voir qu'il y a augmentation dans les autres parties de la prairie.

Par le même fait, les champs ensemencés étant plus fertiles, produisent plus de minots de grains par arpent, nous permettent de diminuer leur étendue, de les façonner mieux, de les ameubler plus complètement.

Voilà déjà le commencement de l'aisance. Ce n'est qu'un premier pas il est vrai; mais ce premier pas est une victoire; l'élan est donné, l'amélioration avance et sans que les dépenses aient augmenté d'un sou. Le cultivateur est content de lui-même, content de sa position, et il commence à aimer le sol qui l'a vu naître. Il a désormais un but à atteindre, lui qui, hier encore, vivait au jour le jour, accomplissait son devoir avec répugnance et ne voyait aucun moyen d'améliorer sa position. Ah! il se trouvait bien malheureux alors. Aujourd'hui quel changement s'est opéré en lui! Il entrevoit un avenir moins sombre si non brillant. Le succès est toujours encourageant.

Cependant, nous ne devons pas oublier que ce n'est encore que le début du progrès. Il y a encore beaucoup à faire; c'est ce que nous ferons connaître dans notre prochaine causerie.

REVUE DE LA SEMAINE

Les fourberies de Victor-Emanuel et de son gouvernement se démarquent de plus en plus. Les hommes d'état italiens semblent prendre à tâche de prouver au monde entier que toutes leurs paroles mielleuses, que toutes les magiques promesses faites à Notre Saint Père et au clergé se l'ont été que dans le but d'endormir la conscience des catholiques. Ils se croient aujourd'hui assez forts pour braver les peuples qu'ils ont cru devoir tromper pour quelque temps.

On se rappelle que, l'année dernière, le gouvernement italien fit passer sa fameuse loi des garanties par laquelle il accordait au Souverain-Pontife certaines immunités et certains privilèges propres à assurer le libre exercice de son autorité spirituelle. Pie IX a flétri comme il le devait cette loi mensongère, cette fourberie, et a mis tous les catholiques sur leurs gardes; il leur a fait voir que tout ce fatras n'était fait que pour cacher le mépris le plus éhonté de la dignité Pontificale et pour persécuter plus aisément la Sainte Eglise catholique.

Les Piémontais n'en voulaient alors qu'à l'autorité temporelle et protestaient de leur entière soumission à l'autorité spirituelle du Pontife Romain. Sous leur pouvoir, Rome devait être un paradis terrestre, le clergé devait y être libre, respecté, honoré, l'exercice de la religion catholique plus tranquille et mieux protégée, un prestige et un respect sans bornes devait entourer le Pape.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela, de même que tous les vautours et les voleurs qui ont mis la main sur Rome, les Piémontais s'attaquent au pouvoir spirituel, ils menacent le clergé, et le Pape lui-même des insultes de la populace. Ils disent, eux les mentours, *le peuple romain*; mais le peuple, le vrai peuple de Rome n'insultera jamais Pie IX. Ce peuple est de cœur et d'âme à son roi, à son pontife; et il sait applaudir à ceux qui défendent ce père bien-aimé; mais l'insulter, jamais. Les Piémontais appellent peuple romain, ce

certain ramassis d'étrangers, d'échappés de bagnes, gens du sac et de corde, qu'ils soudoient pour commettre toutes les turpitudes, et c'est de cette canaille qu'ils menacent le vénérable Pie IX.

La Libertà, journal officiel, se charge elle-même de porter au clergé romain et au Saint-Père les menaces de ces gens sans aveu. *L'Echo de Rome* nous donne un commentaire de l'article de la feuille italienne dans les termes suivants: "10. La papauté sous Pie IX ne pourra être respectée des italianisseries tant qu'ils seront à Rome. Adieu la loi des garanties! Mais autre conséquence non moins claire, c'est que Rome devra le plus tôt possible se débarrasser de ceux qui sont résolus de l'outrager toujours dans la personne de son pontife et de son roi.

20. La papauté, même après Pie IX, ne sera pas respectée davantage, à moins qu'elle ne se fasse franc maçon, complice et apôtre des injustices, des perfidies et des perversités italiennes.

"30. La réconciliation qu'on propose entre l'Italie et la papauté ne se bornerait pas au sacrifice du domaine temporel, comme on l'a tant proclamé, mais ce qu'on veut d'elle, c'est l'abandon absolu du pouvoir spirituel, qu'elle renonce aux consciences, au gouvernement des âmes, à la défense de la morale et de la foi. A quoi aspire l'Italie? Tout simplement à l'extermination du catholicisme. Les hypocrites l'ont constamment nié, ils ont persuadé ce mensonge à la foule des niais....."

Cette conduite indigne des Piémontais a fait au Saint-Père une situation tellement intolérable qu'il a été fortement question de sa fuite de Rome. Le télégraphe nous l'a annoncé il y a quelque temps. Pie IX lui-même avait accepté la discussion de cette grave mesure; mais Dieu dont les décrets sont impénétrables a voulu que la décision fut le rejet de cette question. Le Pape restera à Rome en dépit de toutes les persécutions qu'on lui fait souffrir. Il restera à Rome pour purifier par sa présence l'air que les bandits piémontais souillent de leur souffle empoisonné, pour protéger, soutenir ses enfants, leur donner la vie et les empêcher de succomber sous les coups de leurs ennemis.

Au lieu de fuir, l'Auguste Martyr de Rome veut encore rester ferme à son poste. Il paraît même plus confiant dans l'avenir. Qu'est-il donc survenu dans le monde politique pour donner à Pie IX cette confiance? Personne ne le sait, mais quelques-uns pensent qu'il se produit en ce moment certains revirements qui pourraient bien avant longtemps combler de joie Notre Vénéré Pontife et anéantir Victor-Emanuel, le roi-voleur et excommunié. Quoiqu'il en soit, l'Auguste Prisonnier du Vatican entrevoit un avenir moins sombre et il aurait même dit à un visiteur: "J'entrevois l'aurore, non pas l'aurore boréale qui par son mirage trompe le regard, mais l'aurore du vrai jour, du jour de paix pour l'Eglise et pour la papauté."

Espérons, nous aussi catholiques, espérons même contre toute espérance. Ne sommes-nous pas assurés que l'Eglise est inébranlable? La papauté sortira forte de la lutte et nous pourrons encore acclamer le règne du bien. Tôt ou tard, le génie du mal sera vaincu, l'hydre de la révolution et des sociétés secrètes sera abattue par l'Eglise du Christ. Quand? Dieu seul le sait; mais ce que nous savons, nous, c'est que le règne du mal n'est que temporaire. Les vengeurs viendront; ne cherchons pas de quel point de l'horizon ils surgiront, mais soyons assurés qu'ils arriveront au moment marqué dans les décrets de Dieu. Ce n'est qu'une question de temps. C'est en grande partie cette vérité qui a fait la force de Pie IX jusqu'à ce jour.

Laissons les méchants crier : *Où est leur Dieu ?* Notre Dieu, il est partout, il voit tout et sait punir le mal et récompenser le bien. Où est notre Dieu ? mais il est à leurs portes ; demain peut-être il les frappera, et ils tomberont. Que ce Dieu si bon leur fasse la grâce de reconnaître la main qui les châtie.

Le Gouvernement Piémontais avait, comme on sait, notifié les religieux et les religieuses de laisser leurs asiles respectifs sous un délai fixé. Mais ils ont reçu du Saint-Père le contre-ordre de demeurer et de ne céder qu'à la force. Cette attitude décidée semble faire reculer les autorités piémontaises. Jusqu'à ce moment, les autorités n'ont rien tenté, elles n'ont pas osé forcer l'expropriation des monastères et des couvents. La force douterait-elle d'elle-même ? Craindrait-elle de combler la mesure de ses crimes ? Nous ne pouvons le croire ; car elle est trop aveugle pour cela. En attendant, contentons-nous d'enregistrer ce fait ; mais craignons tout des ennemis de l'Eglise.

Le conciliabule tenu à Munich par le trop fameux Dollinger flanqué du renégat Loyson, le défunt Père Hyacinthe, fait du bruit parmi les radicaux et les catholiques dits modérés. Les premiers se frottent les mains de plaisir et orientent à tout venant que ces apostats vont donner un rude coup à l'Eglise. Les seconds présentent hypocritement leurs condamnances au Saint-Siège. Laissons dire ces infâmes, nous les connaissons depuis longtemps, ils sont toujours les mêmes : les uns ne sont que des hypocrites et les autres des vipères. L'Eglise a déjà subi de plus rudes assauts et elle n'en est pas demeurée moins forte. La tempête a déjà mugit autour d'elle, mais les vagues ne sont brisées sur son roc inébranlable. Depuis près de 1900 ans, ce n'est pas la première fois que l'on entend les impies crier : *Le Catholicisme est perdu* ; mais contre toutes leurs prévisions, ce catholicisme, cette Eglise du Christ que tous les démons cherchent à ébranler, est toujours sorti victorieux de la lutte. Il perd quelques membres, il est vrai, 1000, 2000, 3000 peut-être, les uns poussés par l'orgueil, les uns entraînés par la sensualité.

Ce nombre est grand sans doute, trop grand pour leur malheur ; mais que pouvaient ces membres corrompus et gangrénés pour la glorification de l'Eglise. Ce n'est qu'une simple purgation. Dieu veut séparer le mauvais grain du bon grain, et malheur à qui se trouve dans la première catégorie. Parmi eux se trouvent des hommes de talent et de capacité qui auraient pu travailler avec ardeur au triomphe de la vérité ; mais ils ne l'ont pas voulu, ils ont mieux aimé s'égarer dans les voies de la perdition. Parce qu'ils ont préféré le mensonge à la vérité, s'en suit-il que l'Eglise catholique va crouler sur sa base ? C'est tout simplement ridicule. Ils perdent leurs forces, voilà tout. Il y a même schisme, dit-on, dans le schisme de Dollinger et il existe de grandes divergences d'opinion entre ce dernier et ses compères. C'est toujours ainsi que se passent les choses : le désordre ne produit que le désordre.

Quelques puissances européennes, l'Autriche à leur tête, effrayées des développements rapides que prend la Société secrète dite *Société Internationale*, se sont mises à l'œuvre pour entraver dans sa marche destructive. On ne connaît pas encore les moyens qu'adopteront les juriconsultes pour atteindre ce but. Le télégraphe nous dit seulement que l'on est à préparer différents projets ; que le Baron de Beust, premier ministre autrichien, prépare une note qui sera envoyée à tous les gouvernements de l'Europe, et que le cabinet prussien proposera aux chambres une loi sur le même sujet.

L'Italie n'est pas aussi inquiète sur le compte de l'Inter-

nationale, et elle est certaine que les principes de cette société ne peuvent nuire au peuple italien ; sans doute, parce que le gouvernement de Victor-Emmanuel a l'espérance de trouver des amis dans ceux que les autres puissances catholiques regardent comme des ennemis. Les Piémontais s'attaquent directement au Pape, au Chef de la Catholicité, et comme tels, ils sont certains de l'aide des sectaires. Cependant cette alliance ne peut avoir qu'un temps ; lorsque les sociétés secrètes auront atteint leur but, lorsqu'elles auront enlevé les barrières que lui oppose encore la morale chrétienne, ou lorsque le roi d'Italie ne pourra plus les servir, alors elles le briseront comme elles ont brisé toutes les têtes couronnées qui ont cherché leurs forces dans ces sociétés.

Mais nous laissons à l'Italie et nous nous demandons si le succès peut couronner les efforts des gouvernements dans leur croisade contre l'Internationale. Nous le désirons ; mais nous ne le croyons pas, du moins pour le moment. Un seul moyen existe d'écarter cette société de pillards et d'incendiaires, c'est de rendre à l'Eglise ses prérogatives, c'est de la rétablir dans tous ses droits, de lui donner dans le conseil des nations la place qu'elle occupait autrefois pour le plus grand bonheur des peuples. Depuis que l'on foule aux pieds les droits de l'Eglise, depuis que les ministres du culte catholique sont bafoués par les journaux et les gouvernements, le monde n'est vu le jouet de toutes les passions et il a vécu sur un volcan en éruption. La Religion Catholique seule, guidée par son Auguste Pontife, possède les moyens de vaincre les sociétés secrètes. Gouvernements, ne cherchez pas ailleurs vos moyens d'action. Délivrez Rome de cette tourbe fumante qui la gouverne ou plutôt qui la souille, rétablissez Pie IX sur son trône et dans toutes ses possessions, et vous en acquerrez une force qui vous a fait défaut depuis longtemps.

Les soldats de Bismarck évacuent avec calme, mais promptement les six départements français désignés par le traité douanier conclu entre la France et la Prusse. La population va donc être enfin délivrée de leur odieuse présence.

Bismarck, le ministre retour de Guillaume, tient, en ce moment envers la France, une conduite que ne sauraient trop flétrir les cœurs honnêtes. L'on sait que par le traité de paix qui terminait les hostilités en France, le gouvernement doit payer une indemnité de cinq milliards. La France est désireuse de remplir ses engagements et s'empresse de payer l'indemnité ; mais Bismarck veut entraver cette noble conduite et, afin de créer des embarras à la nation vaincue, il jette le désarroi sur le marché monétaire. Par son ordre, tout l'or payé est enfoui dans les voûtes du gouvernement prussien et n'en sort plus. Il a malheureusement réussi et la rareté du numéraire se fait péniblement sentir et augmente de jour en jour.

La République voisine, l'eldorado enchanté, le paradis terrestre de nos annexionistes, semble vouloir à tout prix nous prouver qu'il n'y a pas sur la terre un pays plus démoralisé sous tous les rapports. Tous les jours, les vols, les assassinats et les incendies se succèdent avec une rapidité étonnante. Les lois sont impuissantes à reprimer ces actes de vandalisme, ceux qui sont chargés de les appliquer font cause commune avec les voleurs, les assassins et les incendiaires. Pour quelques piastres les juges sont gagnés et les crimes les plus atroces sont pardonnés. Sous ce régime l'immoralité a atteint son apogée. New-York surtout paraît être le repaire de toutes les monstruosités et la démoralisation y est à son comble. Toutes les nuits, les gens sages ont carte blanche et les journaux quotidiens sont

remplis des récits de vols, d'assassinats et d'incendies.

L'immoralité a envahi les hautes sphères de la société Américaine. Le fait le plus saillant, en ce moment, est l'association portée contre un certain Tweed pour pillage du Trésor public. Ce misérable, aidé de quelques compères a volé au-delà de \$6,000,000. La justice est saisie de cette affaire, les journaux les plus influents, entre autres la *Tribune*, le *World* soutiennent la poursuite contre Tweed et l'on dit que les charges sont tellement accablantes que le misérable ne peut s'en disculper.

Chicago n'est pas la seule localité que le feu ait visitée. L'Etat de Michigan et celui de Wisconsin viennent de subir des pertes immenses par la même cause. Chicago a eu à regretter des pertes certainement considérables; mais le feu n'a détruit qu'une partie de la ville. Dans les Etats que nous venons de nommer, la destruction a été plus complète. Des villes et villages entiers sont anéantis, et cela sur une immense étendue de pays. Les constructions, les marchandises, les produits de la terre, les animaux tout a été la proie des flammes. Les pertes de vies se comptent par mille, et la désolation est à son comble.

Si l'on en croit les rapports des journaux et les dépêches télégraphiques, tous ces désastres ne seraient pas l'œuvre des hommes seulement. Le doigt de Dieu semble vouloir se venger de cette société perverse. Le feu paraissait sortir de terre, et des témoins oculaires disent avoir vu des gerbes de flammes s'élever du sol en tourbillonnant et semer les désastres sur leur passage. Dieu est irrité, fléchissons sa colère par des prières ferventes. Contentons-nous de peu, et n'admirons pas trop les peuples à qui la Providence réserve de tels châtiments.

Dimanche, le 27 octobre, Mgr. l'Archevêque a ordonné des prières, dans l'église de St. Henri de Louzon, M. Charles-Allyre Collet, de cette paroisse, secrétaire de l'Archidiocèse, et M. Louis-Etienne Grondin, professeur au collège de Ste. Anne.

Sa Grandeur Mousseigneur Taché a fait une courte visite au Collège de Sainte Anne, dimanche dernier, 29 Octobre.

On nous apprend que J. C. Taché, (éc., M. D., Député-Ministre de l'Agriculture, est malade à Kamouraski).

L'approche de la réunion des Chambres met en verve les publications périodiques de la Province de Québec et on y discute ardemment le choix du président de l'Assemblée. Chaque journal combat en faveur de son candidat et on y met un entrain digne des plus importantes questions. Le *Nouveau-Monde* travaille en faveur de M. Bellerose et tout en faisant aux autres candidats les éloges que méritent leurs talents, il démontre que M. Bellerose a, plus que tout autre, droit à la position d'Orateur. M. Chipleau est le candidat de la *Minerve*, et celle-ci apporte dans son plaidoyer une ardeur que nous pouvons sans crainte qualifier de déraisonnable. Elle semble même menacer le Gouvernement local de sa vengeance. Nous espérons que nos représentants ne se laisseront pas intimider par ces érailleries.

La *Gazette* de Montréal jouse en avant M. Cassidy député de Montréal Ouest.

L'Hon. M. Dunkin, laisse, dit-on, le cabinet fédéral sera nommé juge de la cour supérieure pour les districts judiciaires de Bedford et de Beauharnois. En même temps, M. Pope, député de Compton, lui succéderait comme ministre de l'Agriculture et des Statistiques.

Bon accueil

Nous présentons nos plus sincères remerciements à la

Presse de la Province de Québec pour l'accueil bienveillant qu'elle daigne nous faire. Nous avons entrepris une œuvre difficile, mais d'une utilité incontestable; cependant cette œuvre n'est pas de celle qu'on encourage le plus. Le public agricole auquel nous nous adressons spécialement ne comprend pas encore assez l'utilité de notre publication. L'avenir apportera sans doute de grands changements dans cette manière de voir des cultivateurs canadiens; mais en attendant il nous faut faire de grands sacrifices.

Dans la position peu brillante où nous nous trouvons, il nous fallait ces encouragements de la Presse pour nous aider à accomplir notre tâche sans faiblir. Les journaux les plus importants de la Province l'ont parfaitement compris, et leurs bons souhaits ne nous font pas faute. Nous citerons, entre autres, le *Nouveau-Monde*, le *Courrier du Canada*, le *Journal des Trois-Rivières*, l'*Union des Cantons de l'Est*, le *Franco-Canadien*, le *Courrier de St. Hyacinthe*, la *Gazette de Joliette*, etc. Ces excellentes feuilles, rédigées par des hommes instruits et d'un patriotisme éprouvé, aideront certainement la classe agricole à comprendre enfin ses véritables intérêts et à reconnaître le dévouement de ceux qui cherchent son avancement.

La nourriture du bétail

Rien ne semble plus simple ni plus facile au premier abord que de nourrir le bétail; on remplit de foin le râtelier, puis, quand il n'y en a plus, on en met d'autre; si la foin manque, on donne moins de foin et plus de paille. L'été on mène les bêtes à la pâture ou on leur donne du vert à l'étable. Deux ou trois fois par jour, on les conduit à l'abreuvoir. Cela suffit à la rigueur pour faire vivre le bétail, mais on peut mieux en appliquant le raisonnement à cette importante affaire. Nous avons à nous demander tout d'abord quelle quantité de nourriture il convient de donner. Commençons par le cas le plus simple: celui d'un animal de trait tenu à l'écurie et n'ayant aucun travail à accomplir. Nous lui donnerons une ration telle que son poids n'augmente ni ne diminue; c'est ce que l'on nomme la ration d'entretien.

La ration d'entretien est proportionnelle au poids de l'animal, toutes choses égales d'ailleurs; toutefois, on ne doit pas considérer cette proportion comme rigoureusement applicable à chaque animal pris isolément, car il existe assez souvent d'assez grandes différences d'activité des organes digestifs, de telle sorte qu'un animal digère plus complètement sa nourriture qu'un autre, et une moindre ration suffit évidemment à celui qui digère le mieux.

Pour un même animal, la ration d'entretien varie suivant l'état d'embonpoint où il se trouve: plus un animal est gras, plus il faut de fourrage pour l'entretenir dans l'état où il est. La quantité ne suffit même pas, il faut encore y joindre la qualité; un animal très-gras maigrira en mangeant un fourrage médiocre qui suffirait à engraisser un animal très-maigre.

On remarque souvent qu'un animal maigre mange plus qu'un gras; le fait est exact, mais il ne s'agit plus alors de ration d'entretien. Chez l'animal maigre, l'appétit est plus vif parce que le corps a des pertes à réparer et si on lui donne de la nourriture à sa faim, il gagnera du poids.

Quand on veut imposer à l'animal un travail quelconque ou en tirer un profit en viande ou en lait, la ration d'entretien devient insuffisante et il faut y adjoindre une ration supplémentaire que l'on nomme ration de production.

S'il s'agit d'une bête de trait, la ration de la production

doit être proportionnelle à la quantité de travail accompli ; elle doit être réglée de telle sorte que l'animal se maintienne au bon état, et rien de plus. Si la ration est trop faible, l'animal maigrit, ce qu'il faut éviter ; si, au contraire, la ration est trop forte, l'animal engraisse, et dans ce cas, non-seulement l'excédant de ration est perdu, mais l'animal gras travaille plus péniblement et avec moins d'énergie que s'il était tout simplement en bonne chair.

Dans une exploitation rurale le travail des bêtes de trait est forcément irrégulier, la ration au contraire doit toujours être la même, tant pour la régularité du service que dans l'intérêt de la santé des animaux qui s'accommodent très-mal d'une ration variable ; on doit établir une ration moyenne pour toute une saison, sauf à y ajouter un petit supplément d'avoine pendant une semaine ou deux lorsque les travaux sont très-actifs. Un bon chef d'exploitation doit s'appliquer à répartir le travail le plus également possible sur toute l'année et éviter les travaux excessifs, même de peu de durée ; il doit en outre s'assurer de l'état de ses animaux et modifier au besoin leurs rations.

Chez le jeune animal qui n'a pas atteint le terme de sa croissance, il n'est pas possible de distinguer la ration d'entretien d'avec la ration de production ; si faible que soit l'alimentation qu'on lui donne, une partie est toujours employée à l'accroissement de son corps. Lorsque la ration est faible, l'accroissement du corps est lent et l'animal n'atteint qu'une petite taille en regard à sa race ; quand au contraire la ration est abondante et riche, l'animal se développe promptement et sa taille devient plus grande.

On peut obtenir des résultats très-divers en combinant avec intelligence la quantité, la qualité de la nourriture et le genre de vie.

Avec une ration parcimonieuse, insuffisante, on ne peut faire rien qui vaille : les animaux qui ont souffert de la faim dans leur jeunesse s'en ressentent toujours. Une alimentation modérée avec des fourrages de qualité commune, en y joignant l'influence du grand air et de l'exercice, convient pour les bêtes de trait : le cheval et le bœuf ; elle forme des animaux peu précoces, il est vrai, mais robustes et résistants.

Les bêtes élevées pour la boucherie réclament à la fois une nourriture très-abondante et riche, avec peu d'exercice, n'est le moyen d'obtenir un double résultat : la précocité et l'aptitude à prendre la graisse. Cependant il convient de ne pas pousser trop loin ce régime pour ceux des élèves que l'on destine à la reproduction ; autrement on dépasserait le but, on arriverait bientôt à une constitution lymphatique et adipeuse, peu féconde pour la reproduction, fournissant promptement beaucoup de viande, mais une viande manquant de fermeté et de saveur. L'excès en tout est un défaut.

La vache laitière a besoin d'une alimentation abondante, sans prodigalité et de nature plutôt aqueuse que très-riche. On a dit quelquefois qu'une vache laitière n'est jamais trop abondamment nourrie et qu'il est avantageux de lui faire consommer les plus fortes rations qu'elle peut digérer. Cela peut être vrai pour des vaches ayant une aptitude exceptionnelle à la sécrétion du lait et nourries d'ailleurs avec des fourrages peu propres à l'engraissement ; mais dans la grande majorité des circonstances il n'en est pas de même. Quand on possède la ration au delà d'une certaine limite, la sécrétion du lait cesse d'augmenter et l'excédant de nourriture se transforme en graisse au moins inutile pour une vache laitière.

L'animal que l'on engraisse pour la boucherie ne saurait

être ni trop abondamment ni trop richement nourri, car plus l'engraissement sera prompt, plus le cultivateur aura de bénéfice. Cela se comprend aisément : la ration totale peut être, par la pensée, décomposée en deux parties : l'une, la ration d'entretien, sert uniquement à soutenir la vie et à réparer les déperditions du corps ; l'autre, la ration de production, profite seule à l'accroissement du poids. Si donc un engraisseur, par une alimentation intelligente, parvient à abrégé de 30 jours la durée d'un engraissement, il gagne 30 fois la ration d'entretien.

Mais il ne suffit pas pour faire un bon engraissement de jeter avec profusion dans la crèche le bon fourrage, la farine et le tourteau, on doit procéder avec plus de discernement. L'animal que l'on engraisse est quelquefois en mauvais état et ne recevait précédemment qu'une faible ration ; le passage subit à une nourriture beaucoup meilleure et plus abondante pourrait déterminer dans les organes digestifs des troubles très-préjudiciables au bon succès de l'engraissement.

Il convient donc de donner d'abord une ration modérée de bon fourrage sans addition de farineux ; peu à peu on augmente la ration et on ajoute des farineux. Quand l'engraissement commence à s'avancer, l'estomac de l'animal devient paresseux, son appétit diminue et ses aliments sont moins complètement digérés ; c'est pour ce moment qu'il faut réserver les aliments les plus nutritifs et les plus faciles à digérer, et encore il est souvent utile d'y ajouter du sel comme stimulant pour l'estomac. Plus un animal est gras et plus il est difficile de le rendre plus gras encore ; il arrive un moment où l'accroissement de poids ne paye plus les frais de nourriture ; c'est là que doit s'arrêter un engraisseur soucieux de ses intérêts pécuniaires en laissant à ceux qui sont assez riches pour gagner la gloire des concours, le soin de pousser l'engraissement jusqu'à ses dernières limites.

A. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Progrès du Sagouay

A la dernière session du parlement de Québec, la Chambre a affecté un crédit de \$5,000 destinées à payer les frais d'une exploration entre l'extrémité du chemin Gostford et le lac Saint-Jean, afin que l'on puisse s'assurer de la possibilité de continuer ce chemin jusqu'au cœur du Sagouay. Il paraît que le gouvernement va mettre ce projet à exécution avant peu et que le rapport des ingénieurs sera soumis au parlement à la prochaine session.

Il est très probable que les ingénieurs seront d'avis qu'il est très praticable de prolonger le chemin jusqu'au lac Saint-Jean. Plusieurs d'entre eux, connaissant bien ce pays, prétendent que partout se trouve un excellent terrain et que le passage du chemin à travers son étendue ferait surgir de nouveaux établissements de tous côtés.

Dans ce fait se trouve un motif qui doit engager les directeurs du chemin à donner suite à leur projet. Mais il n'est pas le seul et il s'en présente bien d'autres. On n'a pas d'idée de la rapidité avec laquelle augmente la population du Sagouay. Pendant la dernière decade, le comté de Chirovini a vu sa population s'accroître de 8,000 âmes. De 10,000 elle est montée à 18,000, soit une augmentation de 100 p. 100. Il est certain que s'il était possible de connaître l'accroissement pendant les cinq dernières années, on constaterait que l'augmentation n'était de plus 100 pour 100. Depuis quelques années, les encouragements donnés à la colonisation par le gouvernement local, soit par l'ouverture de nouveaux chemins, soit autrement, a poussé de ce côté un grand nombre de nouveaux colons, et le courant ne s'est pas ralenti un instant. Au contraire, de nouveaux flots viennent sans cesse le grossir ; c'est ainsi que, pendant les derniers six mois, deux cent cinquante nouvelles familles sont venues s'établir au lac Saint-Jean.

En face de ce mouvement colonisateur si vigoureux, la Compagnie pourrait-elle hésiter à relier ces nouveaux établissements à notre ville par un chemin de fer? Cette prospérité ne lui fait-elle pas entrevoir une somme de revenus considérables? Si dans la position actuelle les terres se défrichent si rapidement, que sera-ce lorsque le cultivateur aura les moyens de disposer rapidement et avec avantage de ses produits?

Nous savons que les directeurs partagent nos idées et que pour eux la réalisation du projet dont nous venons de parler n'est qu'une affaire de temps.—*Journal de Québec.*

Les vases de mer comme engrais

Nos lecteurs des paroisses du bas du fleuve liront, sans doute, avec un extrême plaisir l'article suivant que nous empruntons à l'*American Agriculturist* :

L'application des vases de mer comme fumure en couverture sur les prairies et les pâturages a été faite par J. D. Fish de Stonington dans le Connecticut et a eu des résultats si satisfaisants que ce monsieur doit le renouveler cette année. Il employa un dragueur à vapeur dans l'automne de 1869; de grandes quantités de vases furent extraites du fond d'un marais salé et transportées sur les prairies voisines. La vase passa directement du dragueur dans un chariot traîné par deux chevaux et était déposée en tas d'où elle était disséminée sur le champ. Un voyage pesant 30 quintaux revenait à 60 centins (3 chelins). Cet engrais produisit aussitôt de magnifiques résultats sur l'herbe où il avait été appliqué. D'après l'estimation, on reconnut que la récolte augmenta d'un tiers.

Au mois de mai dernier l'effet fut plus marqué et le contraste entre les prairies qui avaient reçu de la vase et celles qui en avaient été privées, était frappant. La ligne où s'est arrêtée la fumure se distingue facilement. Sur toute la surface de la prairie, l'herbe a une belle venue, le trèfle rouge et le trèfle blanc ont poussé abondamment, et le mil est bien enraciné. Quelques acres de meilleure prairie furent dans le même temps une couverture d'herbes marines, lesquelles sont regardées comme les matières les plus fertilisantes données par la mer. On fit la même dépense par acre pour les herbes marines que pour la vase de mer. Le rendement du champ engraisé au moyen des herbes fut beaucoup plus faible la première année et ce printemps, il y a quatre fois plus d'herbe sur le sol converti de vase. On estime qu'une forte fumure d'engrais de ferme, coûtant deux fois autant, n'aurait pas mis la terre au aussi bon état qu'elle l'est maintenant. Si la saison est favorable, le rendement ne sera pas moindre de deux tonneaux (280 boîtes) de foin par acre. Il n'y a aucun doute que les marais et les fossés en eau salée, pleins d'herbes décomposées et autres dépôts marins, sont une des sources d'engrais les moins coûteuses pour le cultivateur des bords de la mer.

Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir un dragueur à vapeur pour extraire la vase. Dans plusieurs localités, les chariots peuvent être amonés près du bord des grèves et chargés immédiatement. Lors même qu'il faudrait employer des madriers et des brouettes à basse marée, l'opération serait encore avantageuse. Cet engrais est beaucoup plus riche en ammoniac que le fumier ordinaire et peut servir pour toute espèce de récoltes. Le cultivateur des bords de la mer n'a aucun besoin de guano et de superphosphate, s'il prend la peine de faire usage de ces engrais par trop négligés.

Si on transporte la vase à un demi-mille ou plus, l'augmentation de dépense sera compensée par la plus grande légèreté de la charge, puisque la matière perdra la moitié de son poids par l'eau qui s'en échappe. Cette matière fertilisante est accessible en toute saison, à chaque basse mer, et l'expérience de Mr. Fish démontre qu'elle est plus avantageuse que les herbes marines.

Avoine nouvelle

Nous apprenons que la Commission Française d'hygiène hippique près le ministère de la guerre a reconnu, d'après les expériences provoquées par elle, qu'il n'y a aucune inconvénient à nourrir les chevaux avec de l'avoine nouvellement ré-

coltée. On sait que l'usage de ce grain dans cet état avait jusqu'ici été considéré comme dangereux, et qu'on ne l'employait à la nourriture des chevaux qu'après deux mois d'emmagasinage.

D'après les expériences de la Commission, à laquelle s'étaient adjoints les vétérinaires les plus autorisés, l'avoine nouvelle, pas plus que le foin nouveau, n'est dangereux pour les animaux. L'un et l'autre sont, au contraire, plus savoureux, plus stimulants et plus nutritifs; c'est pour cette raison qu'ils doivent être distribués qu'avec ménagement; la meilleure nourriture consiste dans un mélange d'aliment frais avec des aliments anciens.

Cette considération a son importance aujourd'hui que les avoines anciennes et les foin vieux sont cotés à un prix élevé, tandis que les fourrages nouveaux, sont relativement à bon compte, ainsi que les avoines nouvelles qui vont bientôt apparaître sur les marchés.—*Sud-Est.*

Le pain moisi

Le pain est non-seulement attaqué par la moisissure ordinaire, mais par un champignon auquel on donne le nom d'*oidium aurantiacum*. Le pain, au lieu d'être un peu bleu ou gris, comme dans la moisissure ordinaire, prend une couleur rougeâtre. Ce phénomène se produit assez rarement; cependant on le rencontre quelquefois, surtout dans les manutentions. On s'est demandé si du pain attaqué par l'*oidium aurantiacum* pourrait occasionner des désordres dans l'économie animale. Les uns répondent oui et les autres non, et tous ont raison; car l'innocuité ou la nocuité de ce champignon parasite dépend d'une foule de circonstances inhérentes à l'individu qui l'absorbe. Il cause des désordres chez certains individus, chez d'autres il a été complètement inoffensif. Dans tous les cas, ce qu'il y a de mieux, c'est de ne pas manger du pain attaqué par l'*oidium aurantiacum*. Conclusion naturelle.—*Revue d'Économie Rurale.*

Le fourchet

Si jamais vous remarquez la présence du fourchet parmi vos moutons me disiez Mr. Johnson, faites-le moi savoir et si je suis en bonne santé j'irai vous voir et vous montrerai comment le guérir. Vous pouvez le faire vous-même. J'ai enseigné à plusieurs personnes le moyen d'opérer, mais j'en ai à peine rencontré une qui ait réussi. Elles ne suivent pas la direction.

Il y eut un temps, continua-t-il, où j'ai craint que cette maladie ne me ruinât. Je possédais au-dessus de mille montons et le fourchet fit son apparition parmi eux. Nous guérissions les moutons malades; mais le mal continuait à attaquer les autres. Un soir, je me mis au lit bien inquiet à ce sujet. Je songerai longtemps aux moyens d'obtenir une guérison complète. Enfin je m'écriai: Je l'ai.—Qu'est-ce que tu as, demanda ma femme?—J'ai trouvé le moyen de guérir le fourchet.—Je crains que tu n'y arrives jamais John, répliqua-t-elle.—Oui, je le puis, j'en suis certain. Dès le matin j'éveillai le serviteur et nous commençâmes la besogne. Nous pansâmes tous les moutons et ceux qui étaient malades furent mis à part dans un champ. Ces derniers furent pansés le jour suivant et les autres au bout de deux ou trois jours seulement. Tous les moutons furent guéris et le fourchet fut banni du troupeau.

Avec quoi les avez-vous pansés? lui demandai-je, quoique, suivant moi, ce ne soit pas le point essentiel. Non reprit-il, l'essentiel c'est de panser tous les sujets qu'ils aient la maladie ou qu'ils ne l'aient pas et un autre point essentiel c'est de couper les ongles, de manière à laisser à nu toutes les parties affectées. Rien ne pourra guérir le fourchet si cela est négligé. J'ai employé du vétrial bien réduit en poudre et converti en un onguent avec du saindoux; si le temps est très-chaud, il faut de la cire ou bien du saindoux. Introduisez cet onguent entre les ongles, et sur tout le pied en frottant avec le doigt; ayez soin qu'aucune partie du pied ne soit oubliée. Les animaux malades sont traités de la même manière, mais avec

plus de soins encore, afin de mettre l'onguent en contact immédiat avec les parties affectées. Deux ou au plus trois pansements amèneront la guérison.

Petite chronique

L'hiver nous arrive à grands pas avec son cortège de glaces et de frimas. Dans la nuit de mardi à mercredi, la terre s'est couverte d'un épais manteau de neige et aujourd'hui, jeudi, le froid est intense. Il est temps pour les cultivateurs de songer soigneusement à mettre leurs animaux en hivernement. La production sera faible désormais et les frais considérables.

Pour l'exploitant du sol, l'hiver est la saison des dépenses. Mais ces dépenses, il faut les diminuer en pratiquant une sage économie. On peut économiser d'une infinité de manières. L'important est de choisir la meilleure. Quelques cultivateurs pensent faire beaucoup d'épargnes en nourrissant misérablement leurs bestiaux, ils se trompent sur le sens du mot économie.

Nourrir le bétail coûte cher, dit un vieux proverbe, mais le mal nourrir coûte plus cher encore. Ce proverbe est appuyé sur la pratique séculaire des pays dont la richesse agricole est la plus élevée. Toute alimentation qui ne permet pas à un animal de conserver son poids actuel produit une véritable perte; car ce poids, l'animal l'a acquis aux dépens de la nourriture absorbée entièrement et s'il le perd c'est autant de fourrage gaspillé. Les jeunes animaux doivent également recevoir une alimentation assez forte pour que leur croissance ne soit pas arrêtée, la diminution serait encore ici une économie mal entendue. Qu'aucune partie des aliments ne soit perdue très-bien; mais que les animaux reçoivent une nourriture en rapport avec leurs besoins; que ceux qui travaillent ou donnent un produit quelconque reçoivent une nourriture en rapport avec leurs besoins, voilà la véritable économie.

— Nous apprenons qu'un de nos abonnés, M. Olivier Duval de la Banlieue des Trois-Rivières a fait ajouter un engin à sa presse hydraulique pour le foin. Avec cet engin il peut presser sept à huit tonnes par jour. Nous félicitons M. Duval de son esprit d'entreprise et de son amour du progrès agricole.

RECETTES

Le lait rouge ou sanglant

Chas. A. Morse de Leominster dans le Massachusetts, nous écrit que pendant les dix dernières années, il a guéri plusieurs cas de sécrétion de sang au lieu de lait chez les vaches. Il emploie pour cela la racine du raisin d'Amérique dont le nom botanique est *Phytolacca communis*. Il introduit dans une patate ou une carotte, un morceau de la racine grossi comme la moitié d'un œuf de poule. S'il est nécessaire on répète la dose au bout de douze heures.

Les vaches qui perdent leur lait

Ces vaches devraient être traitées trois fois par jour. L'American Agriculturalist donne le remède suivant: Appliquez du collodion (colton-poudre dissous dans Pether) au bout des trayons et en couvrir l'orifice. Le collodion formera sur le bout des trayons une petite peau mince qui doit être enlevée avant de commencer à traire. Il aura aussi pour effet, par sa contraction, de presser le trayon et de fermer l'ouverture par laquelle le lait s'écoule. S'il existe des croûtes ou des plaies sur les trayons, lavez-les bien net avec de l'eau avant d'y appliquer le collodion. Cette substance fait rapidement guérir les plaies, quoiqu'il son application soit d'abord quelque peu douloureuse.

APPRENTIS DEMANDÉS

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme apprentis typographes, en s'adressant au sous-signé Editeur-Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, Ste. Anne de la Pocatière.—FIRMIN H. PECULX.

Prix des Marchés.

	QUEBEC.	MONTREAL	TROIS-RIV.
Bœuf, 1ère qualité, 100 lbs	8 00 à 9 00	7 00 à 9 00	8 00 à 9 00
Fleur extra supérieure	7 00	7 25	6 50
Fleur supérieure	6 50	6 65	6 17
Fleur de campagne, quintal	3 15	3 25	2 80
Mouton, par livre	0 08	0 10	0 09
Porc frais	0 08	0 09	0 09
Lard, par 100 livres	7 00	7 50	6 50
Beurre frais, par livre	0 18	0 20	0 20
Beurre salé	0 17	0 18	0 17
Œufs, par douzaine	0 18	0 22	0 20
Avoine, par minot	0 50	0 55	0 34
Orge	0 00	0 00	0 54
Pois	1 00	1 25	0 89
Poules, par couple	0 70	0 80	0 50
Dindes	2 00	3 00	2 00
Oies	1 25	1 50	1 00
Sucre d'érable, par livre	0 08	0 09	0 09
Patates, par minot	0 25	0 30	0 25
Onions, par quart	3 75	4 00	2 50
Pommes, par quart	3 00	4 00	3 00
Bois franc, érablu, 2 1/2 pieds	4 00	4 40	6 00
Épingle rouge	3 00	3 50	5 00
Bois mûre	2 50	3 00	4 75
Paille par 100 bottes	4 00	5 00	7 00
Foin	9 50	10 00	12 00

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Mille	Heure	Mille	Heure
Riv. du Loup	1.00	4.00	1.00	4.00
L'Ange	2.00	4.00	2.00	4.00
St. André	3.00	4.00	3.00	4.00
St. Jean	4.00	4.00	4.00	4.00
St. Michel	5.00	4.00	5.00	4.00
St. Basile	6.00	4.00	6.00	4.00
St. Pierre	7.00	4.00	7.00	4.00
St. Louis	8.00	4.00	8.00	4.00
St. Charles	9.00	4.00	9.00	4.00
St. Jean	10.00	4.00	10.00	4.00
St. Basile	11.00	4.00	11.00	4.00
St. Michel	12.00	4.00	12.00	4.00
St. Pierre	13.00	4.00	13.00	4.00
St. Louis	14.00	4.00	14.00	4.00
St. Charles	15.00	4.00	15.00	4.00
St. Jean	16.00	4.00	16.00	4.00
St. Basile	17.00	4.00	17.00	4.00
St. Michel	18.00	4.00	18.00	4.00
St. Pierre	19.00	4.00	19.00	4.00
St. Louis	20.00	4.00	20.00	4.00
St. Charles	21.00	4.00	21.00	4.00
St. Jean	22.00	4.00	22.00	4.00
St. Basile	23.00	4.00	23.00	4.00
St. Michel	24.00	4.00	24.00	4.00
St. Pierre	25.00	4.00	25.00	4.00
St. Louis	26.00	4.00	26.00	4.00
St. Charles	27.00	4.00	27.00	4.00
St. Jean	28.00	4.00	28.00	4.00
St. Basile	29.00	4.00	29.00	4.00
St. Michel	30.00	4.00	30.00	4.00
St. Pierre	31.00	4.00	31.00	4.00
St. Louis	32.00	4.00	32.00	4.00
St. Charles	33.00	4.00	33.00	4.00
St. Jean	34.00	4.00	34.00	4.00
St. Basile	35.00	4.00	35.00	4.00
St. Michel	36.00	4.00	36.00	4.00
St. Pierre	37.00	4.00	37.00	4.00
St. Louis	38.00	4.00	38.00	4.00
St. Charles	39.00	4.00	39.00	4.00
St. Jean	40.00	4.00	40.00	4.00
St. Basile	41.00	4.00	41.00	4.00
St. Michel	42.00	4.00	42.00	4.00
St. Pierre	43.00	4.00	43.00	4.00
St. Louis	44.00	4.00	44.00	4.00
St. Charles	45.00	4.00	45.00	4.00
St. Jean	46.00	4.00	46.00	4.00
St. Basile	47.00	4.00	47.00	4.00
St. Michel	48.00	4.00	48.00	4.00
St. Pierre	49.00	4.00	49.00	4.00
St. Louis	50.00	4.00	50.00	4.00

AVIS AUX MEUNIERIS

Le soussigné étant le seul agent, dans le District de Québec, pour la vente et le placement du *Smutt* et du *Séparateur* breveté de MM. *Hovas, Babcock & Co. des Etats-Unis*, pourra expédier sur demande un dessin de leurs machines avec une copie des certificats de l'Honorable Elzéar Dionne et autres, pour qui il en a placé dans leurs moulins. Toutes les commandes devront être adressées au soussigné, à la Rivière-Ouelle, et seront exécutées au plus vite.

ALPHÉE DECHÈNE.

Rivière-Ouelle, octobre 1871.

CERTIFICATS

Nous certifions que les séparateurs de *Hovas Babcock & Co.* placés dans divers moulins, par M. *Alphée Dechêne*, sont préférables aux anciens *smutt* ou *séparateurs*, qu'ils n'endommagent point les grains qui sont triés net et qu'ils n'exigent point plus de force ni d'espace, et que leur grande utilité est dans un nettoyage parfait des grains, soit pour en faire de la semence, soit pour les mouler.

LUC LÉVELLIER.
E. DIONNE.